

Hamelin, Louis-Edmond, et Dorion, Henri. *Réflexions méthodologiques sur le langage géographique*. Université Laval, Institut de géographie, Publications du Groupe d'Étude de choronymie et de terminologie géographique, 1966, no 1, 57 p. dactylographiées au recto, 21 X 29.5 cm.

Camille Laverdière

Volume 12, Number 26, 1968

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/020819ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/020819ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (print)

1708-8968 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Laverdière, C. (1968). Review of [Hamelin, Louis-Edmond, et Dorion, Henri. *Réflexions méthodologiques sur le langage géographique*. Université Laval, Institut de géographie, Publications du Groupe d'Étude de choronymie et de terminologie géographique, 1966, no 1, 57 p. dactylographiées au recto, 21 X 29.5 cm.] *Cahiers de géographie du Québec*, 12(26), 332–336. <https://doi.org/10.7202/020819ar>

similar geographical emphasis, and while it admits to American influence in barn design in the heart of French Québec, it fails to examine nineteenth century barn architecture in the American-settled Eastern Townships from which some of this influence may have derived. It is precisely in the southern border area of the province that research on the diffusion of architectural features and traditions should now concentrate. The area was crossed by a northward-moving frontier of American settlement in the nineteenth century, and a southward-moving frontier of French Canadian settlement later, and the extent to which each group transported its architectural traditions and field patterns can only be determined by research in this mixing zone.

A preliminary step in such research has been taken in southern Québec with the help of geography students at Bishop's University, Lennoxville, and the McGill Geography Summer School, Stanstead. Since 1966 several characteristics of farms buildings (including barn and silo roof material, color and type, wall material and color, foundation material, dormers, ramps, cupolas, wooden fences, connecting barns, and abandoned farms) have been recorded on bus and car traverses in the Eastern Townships and northern New England. Although these observations, which now cover more than 2 300 barns, have not yet been thoroughly analysed, they reveal a few themes that could be followed up in the future:

1. Taken together such observations will permit a general statement on the characteristics of barns throughout the region. For example it appears that in the study area approximately 41% of barns have simple gable roofs; about 15% have ramps to second floors; 17% have wood shingle roofs; and 16% of barns are accompanied by silos. Once determined, the regional characteristics of barn architecture can then be compared with the results of Trewartha for parts of the United States.

2. The mapping of the occurrence of specific features or types of buildings (such as covered ramps, dormers, or round barns) should provide some insight into the diffusion of architectural traditions and innovations.

3. The occurrence of certain features may reveal something of the nature of farm operation. The percentage of barns with silos, for example, varies from lows of 3 to 6% in remote hill country south of Québec city to highs of 35 to 40% in northern Vermont and the Saint Lawrence lowlands.

4. The prevalence of some features may indicate the level of social and economic vitality in an area. In remote parts of Mégantic, Wolfe and Frontenac counties, for example, observations reveal a high proportion of stone foundations, unpainted wooden walls, shingle roofs, wood fences, and abandoned farms, all symptoms of economic stagnation.

As these surveys are made from moving vehicles without stops to examine barns in detail, no data has been obtained on the finer points of building techniques, such as those collected by Rempel in Ontario. But these surveys will permit a comparison with his observations on roof types, the distribution of octagonal or round buildings, and other major features. Aside from supplying an image of the characteristics of barn architecture throughout the Eastern Townships, these observations should contribute towards an understanding of the routes of introduction and diffusion of building traditions, and the degree of mixing of the two main influences, New England and French Canadian.

W. Gillies Ross,
*Scott Polar Research Institute,
 Cambridge.*

CHORONYMIE

HAMELIN, Louis-Edmond, et DORION, Henri. **Réflexions méthodologiques sur le langage géographique.** Université Laval, Institut de géographie, Publications du Groupe d'étude de choronymie et de terminologie géographique, 1966, n° 1, 57 p. dactylographiées au recto, 21 × 29.5 cm.

Suscités par l'activité bien canalisée d'animateurs actifs, des projets nombreux et variés ont été réalisés depuis la création de l'Institut de géographie de l'université Laval il y a une vingtaine

d'années.¹ Après le Centre d'Études nordiques, qui en est l'émanation la plus originale et féconde, l'Institut fondait quelques comités d'étude dont le dernier qui est « un atelier de recherches en équipe » (p. 3) affecté entre autres à la cueillette et l'interprétation, mais dans un esprit dit polyvalent, aussi bien de choronymes que de termes géographiques. La première publication de cet organisme vient à peine d'être distribuée² que déjà l'on annonce la parution prochaine des autres fascicules suivants, tout en faisant connaître les nombreux sujets qui pourront être étudiés.

La présente publication du Groupe d'étude continue de rendre compte du labeur incessant de certains collègues de Laval, dont les noms reviennent constamment dans différentes et nombreuses manifestations de la vie universitaire. C'est beaucoup plus que des « réflexions méthodologiques sur le langage géographique » que proposent MM. Hamelin et Dorion, croyons-nous, puisqu'elles sont établies sur une audace fertile et peu commune dans la pensée, comme sur l'exploration systématique de nouvelles voies dans un domaine qui constitue l'une des formes essentielles de la langue. Nous leur connaissons déjà une telle conception du sujet, que nous retrouvons comme exemple dans le compte-rendu de l'un d'eux³ sur le livre de Jean Peirier, *Toponymie*.

Les auteurs se défendent, mais à tort, de dresser un programme, ne voulant que formuler un vœu (p. 8). En réalité, ils couvrent la matière par l'établissement de sa structure, tout en s'appuyant constamment sur des exemples choisis; ils offrent une vue d'ensemble du sujet par un découpage détaillé, faisant voir ses multiples facettes. Là réside leur originalité et leur grand mérite, et d'autant plus qu'ils sont apparemment les premiers à entreprendre l'étude de la matière sous une optique globale, sans toutefois y parvenir complètement, car nous verrons plus loin que leur attitude qui préside à l'élaboration d'une synthèse, ou plutôt cette attitude pas assez bien définie les empêche d'atteindre l'objectif souhaité.

Les auteurs ont d'heureuses conceptions qui vont bien au-delà de la toponymie traditionnelle, tournée vers le passé, pour explorer méthodiquement la choronymie dite appliquée, qui débouche sur une géographie active. Ainsi, sachant qu'il y a une géographie linguistique qui nous échappe partiellement, les auteurs font suffisamment voir qu'il y a une choronymie géographique qui ne peut dès lors que nous appartenir: « Mettre la choronymie au service de la géographie constitue un des aspects de l'intégration de la choronymie dans l'ensemble des sciences géographiques, comme un des moyens de faire de la toponymie une science encore plus utile qu'elle ne l'a été jusqu'à maintenant » (p. 31). Nous savons manifeste l'intérêt de l'un des auteurs pour les aspects lexicologiques et dimensionnels de la choronymie,⁴ pour l'autre les aspects de la choronymie nominative qui ne sont que des éléments d'une choronymie totale, qui « se doit d'être plus qu'une nomenclature, plus même qu'un vocabulaire. Elle doit être un langage » (p. 32).

L'ouvrage se compose en réalité de deux parties, indépendantes l'une de l'autre, néanmoins complémentaires: l'une traite « De la toponymie traditionnelle à une choronymie totale » (p. 5-32), l'autre de « Problèmes et méthodes de la terminologie géographique » (p. 33-57). Les exemples diversifiés sur lesquels ils s'appuient ont été retenus pour leur évidence; toutefois, vu leur grand nombre, il nous est facile d'y déceler quelques points faibles, si ce n'est d'être parfois dissident sur la conception de la chose.

Soulignons que les auteurs situent avant tout, dès le départ, les problèmes étudiés dans une réalité territoriale normale, c'est-à-dire la leur, dans laquelle ils puisent d'abondants exemples: « L'implantation de la géographie professionnelle dans les milieux québécois... » (p. 3). Ce qui ne les empêche pas de se croire obligés de situer la Beauce au Canada (p. 13), venant à peine, une fois de plus, de mentionner le Québec à la ligne précédente. Il y a ici le résultat d'un fait original, qui dépasse

¹ HAMELIN, Louis-Edmond, *Petite histoire de la géographie dans le Québec et à l'Université Laval*, dans *Cahiers de géographie de Québec*, 1965, 7^e ann., n° 13, p. 137-152. Du même auteur, voir *Bilan vicennal de géomorphologie à l'Institut de géographie de Québec*, dans *Bulletin de l'Association des géographes de l'Amérique française*, 1966, n° 10 (*Géomorphologie*), pp. 7-21, et *Publications et travaux inédits du Centre d'Études nordiques de l'Université Laval, Québec, Canada*, dans *Cahiers de géographie de Québec*, 1967, 11^e ann., n° 22, pp. 120-124.

² Au début de 1968, c'est-à-dire deux ans après la date inscrite sur la couverture que nous voudrions voir moins conservatrice dans sa présentation, sans qu'elle atteigne toutefois le faux symbolisme des couvertures des Travaux divers du CEN.

³ DORION, Henri, dans les *Cahiers de géographie de Québec*, 1966, 10^e ann., n° 20 (Numéro spécial: *toponymie*), pp. 343-346.

évidemment le cadre de la choronymie, même élargie par les auteurs, et qui résulte d'un profond tiraillement entre deux réalités distinctes, que certains tentent de faire coexister, sinon ménager; de là est né le bilinguisme et le biculturalisme, qui exercent leur influence néfaste, surtout inconsciemment, même dans la désignation des noms de lieux. Les auteurs s'offrent ainsi indécemment en exemple, involontairement, croyons-nous, car le phénomène est insidieux et nous les savons presque complètement dégagés de son action. En tout cas, il y a à l'occasion chez eux ces éléments qui permettent d'expliquer certains mécanismes à l'origine d'une création choronymique folkloriquement intéressante qui, à l'extrême, ne peut que conduire aux résultats suivants: Le Pas (fr.) et The Pas (angl.), Sept-Îles et Seven Islands, et même La Malbaie et Murray Bay. Mais le bicéphalisme choronymique a généralement la vie courte en Amérique du Nord, car il se transforme rapidement par assimilation: ainsi, Au Sable (fr.) est devenu Ausable (anglo-amér.).

Pourtant, les auteurs sont conscients de ces interventions étrangères, eux qui ont accompli un remarquable travail dans l'établissement d'une politique concertée pour le choix des noms qui apparaissent dans leur atlas;⁶ ils sont même allés plus loin que tout ce qui s'est accompli en français dans le domaine. Ne s'interrogent-ils pas sur l'acceptation d'une forme d'anglicisation consacrée par la métropole, ou son rejet par la création de *québécoïsmes* mais qui alors ne seront partagés que par eux: « Le Québec doit-il accepter l'anglicisme venu du français européen ou tenir à des « laurentisimes » que Paris n'utilise pas? » (p. 45).

C'est tout l'aspect du snobisme choronymique qui demeure à être traité. Si à Québec, on a la Haute-Ville et la Basse-Ville, à Sainte-Adèle on a peut-être mieux: Sainte-Adèle-en-Haut et Sainte-Adèle-en-Bas! En France, la Basse-Seine est devenue la Seine-Maritime; sans doute que nous n'en sommes pas là, nous qui venons de créer la Basse-Beauce, l'un des noms représentant une unité administrative, l'autre une unité naturelle. Au loin, le citoyen de Ville Mont-Royal se dit de Montréal; dans l'île de Montréal, il devient le citoyen de The Town. Pour des raisons sentimentales, nationales, politiques, les noms disparaissent, varient ou prennent de nouveaux sens: il y a quelques années à peine, il n'y avait que des Canadiens français; une grande partie se déclare maintenant Québécois. Tandis qu'il y a quelques mois à peine, les francophones du Québec à Paris se disaient Canadiens, avant de devenir presque tous Québécois! Plusieurs l'Islet Station se sont transformés en l'Isletville, Saint-André en Andréville. À côté de Tourelle, Anse-Pleureuse et Cloridorme, Sainte-Luce-sur-Mer, Saint-Eustache-sur-le-Lac et Saint-Sauveur-des-Monts sont affectés; il n'est pas fréquent de rencontrer des Ferme-Neuve, Belœil ou La Tuque, côtoyant les créations les plus récentes: Orsainville, Ville de Laval ou Terrasse Vaudreuil.

En s'interrogeant sur les génériques à utiliser, à savoir baie d'Hudson ou mer d'Hudson, vallée du Saint-Laurent ou plaine du Saint-Laurent (p. 11), il n'y a pas de doute que les auteurs ont déjà trouvé une réponse, qu'ils font connaître plus loin (p. 14) au sujet cette fois de plaine de Montréal qui « est une expression doublement ambiguë sur les plans fonctionnel et terminologique; » nous aurions voulu qu'ils disent pourquoi. Que pensent-ils des expressions plate-forme de Québec et Laurentides montréalaises? Que dire de val de Richelieu, à l'exemple de val de Loire? Ils ont raison d'écrire baie de James ou mer de Champlain (p. 25), qui en passant n'est pas un phénomène, mais une masse d'eau; mais alors, pourquoi pas les détroits de Parry (p. 15)?

Les auteurs auraient dû faire voir quelques exemples d'hydronymes ou d'oronymes (p. 12) pour illustrer certains des innombrables problèmes qu'ils soulèvent; comment expliquent-ils la profusion de ceux-là, et la quasi-absence de ceux-ci quand nous savons que le seul territoire laurentidien renferme des milliers de sommets bien individualisés? Ils regrettent le remplacement du potamonyme Payne par Arnaud, « une rivière de l'Ungava arctique » (p. 25); cette expression est anglaise, car nous ne désignons pas ainsi en français cette partie du Québec nordique; de plus, il y a ici un truisme sinon un pléonasmisme. Il est vrai que le missionnaire qui porte ce nom n'a jamais accompli son œuvre au nord du Nouveau-Québec, mais nous savons qu'il a exercé son apostolat à la baie de James et au Saguenay.

⁴ HAMELIN, Louis-Edmond, *Noms de régions*, dans *Cahiers de géographie de Québec*, 1966, 10^e ann., n° 20 (*Toponymie*), pp. 253-262, 4 fig.

⁵ Voir aussi FRASER, J. Keith, *The Realistic Approach to Geographical Names in Canada*, dans *Cahiers de géographie de Québec*, 1966, 10^e ann., n° 20 (*Toponymie*), pp. 235-239.

⁶ GOUROU, Pierre; GRENIER, Fernand; HAMELIN, Louis-Edmond, et al., *Atlas du monde contemporain*, Montréal, Éditions du Renouveau pédagogique, 1967, IV et 107 pages.

Nous aurions plutôt fourni l'argument suivant, à savoir que son nom fut déjà donné à un canton au Saguenay, à une desserte de Clarke City sur la Côte Nord, et à un lac du comté de Gatineau.⁷ Que pensent-ils des noms Marie-Victorin et Groulx (Lionel) donnés aux monts Otiche⁸ et à un ensemble montagneux près de Gagnon ?⁹ Dans quelle catégorie classeraient-ils les limnonymes dédicatifs (ou introvertis!) que s'attribuent certains fonctionnaires au cours de leurs levés sur le terrain ?¹⁰

Les auteurs se rallient au toponyme Madelinien plutôt qu'au toponyme Madelinot (p. 24), laissant voir que le féminin ne manquerait pas de fournir matière à exploitation par les esprits malins; ont-ils songé à Madelinois? La création récente de Basse-Beauce (p. 15), pour simple que soit le procédé utilisé ailleurs depuis longtemps, témoigne néanmoins d'un souci ordonné de la part du créateur; l'expression n'a qu'un inconvénient, celui d'être peu euphonique, comme *masses ultra vastes* (p. 16). Sans aucun doute sensibles à la mode, puisqu'elle est un réel reflet des conditions du milieu, les auteurs sont passés du titre *Lieux très petits* dans la première édition de leur travail¹¹ à celui de *Mini-lieux* (p. 15) dans la présente.

Poursuivant l'énumération d'entités territoriales de toutes étendues, les auteurs utilisent le mot *township* en remplacement de *canton*; or, ils fournissent une fois de plus un indice très précieux de l'indécision qui anime les représentants d'une communauté défavorisée en train de sortir d'un long état de colonialisme qui l'a toujours caractérisée. Car pourquoi ne prendraient-ils pas position franche et nette, même si des collègues estimés se sont déjà prononcés sur le sujet,¹² pour le nouveau terme *Estrie*, qu'ils font connaître à la page 23 mais d'une façon désintéressée, au lieu du terme *Canton de l'Est* (p. 18), c'est-à-dire *Eastern Townships*, qui sont au sud-ouest du Québec, nous l'admettons, mais à l'est des cantons ontariens.¹³

Le texte est écrit simplement, mais d'une façon qui n'est pas accessible à tous, ce qui en passant n'est pas souhaitable, vu le vocabulaire particulier de la toponymie auquel s'ajoutent de nombreux néologismes, les auteurs étant des créateurs autorisés. Rares sont les expressions lourdes ou plutôt plus ou moins bien choisies: il faut étendre le champ d'étude de la choronymie « en l'engraisant » (p. 21), disent-ils; à la ligne suivante, ils traitent de « méthodes cartographiques raffinées. » Pour appuyer par un exemple une carte obtenue par procédés mécanographiques ou ordinateurs électroniques (p. 21), ils auraient pu citer entre autres l'article de James H. Soper,¹⁴ comme nous aurions souhaité plus nombreuses les références à partir desquelles les auteurs tirent plusieurs exemples; malgré la nature de leur travail, nous aurions doublé sinon triplé les ouvrages cités. Ainsi, dans la phrase suivante (p. 25), aucune référence n'est offerte, par fausse pudeur: « Pour décrire les deux moitiés opposées mais alignées du lac Albanel, l'un de nous a proposé le terme générique d'*aile* comme étant mieux approprié que les concurrents *baie* ou *bassin* » (p. 15).

En toute honnêteté pour les deux auteurs qui sont peut-être les plus autorisés à traiter globalement du sujet, disons que nous les savons conséquemment conscients de l'existence de nombreux

⁷ CARRIÈRE, Gaston, *Essai de toponymie oblate canadienne; I. Dans la province de Québec*, dans *Revue canadienne de géographie*, 1957, vol. XI, n° 1, pp. 33-34; voir aussi *Essai de toponymie oblate canadienne; en marge d'un anniversaire*, dans *Revue de l'université d'Ottawa*, 1958, vol. 28, n° 3, pp. 373-374.

⁸ ROUSSEAU, Jacques, *Grandeur et décadence des monts Watsbich* (dans *Mélanges géographiques canadiens offerts à Raoul Blanchard*), et dans *Cahiers de géographie de Québec*, 1959, 3^e ann., n° 6, pp. 457-468, 3 fig.

⁹ Voir entre autres les nouvelles parues dans *La Presse* (Montréal) du 17 nov. 1967, et dans le *Devoir* (Montréal) du 18 nov. 1967; voir aussi BROCHU, Michel, *Une suggestion: perpétuer dans la géographie le nom du chanoine Lionel Groulx*, dans *Le Devoir*, 26 mai 1967.

¹⁰ Voir en particulier les rapports géologiques préliminaire n° 548, et final n° 111, du ministère des Richesses naturelles du Québec.

¹¹ Paru d'abord dans le numéro sur la *Toponymie* des *Cahiers de géographie de Québec*, 1966, 1966, 10^e année, n° 20, pp. 195-200.

¹² GRENIER, Fernand, *L'Estrie*, à la rubrique *Lettres au Devoir* (Montréal), 26 janv. 1960; aussi dans la *Revue canadienne de géographie*, 1950, vol. XIII, n° 3-4, pp. 109-110.

¹³ MERCIER, Jean, *L'Estrie*, Sherbrooke, Apostolat de la Presse, 1964, p. 103.

¹⁴ *Machine-plotting of Phytogeographical Data*, dans *Canadien Geographer*, 1966, vol. X, n° 1, pp. 15-26, 6 fig.

¹⁵ HAMELIN, Louis-Edmond, et DUMONT, Benoît, *La colline Blanche; géomorphologie et sciences humaines*, Université Laval, Centre d'Études nordiques, Travaux divers n° 6, 1964, pp. 20-21.

exemples soulevant de multiples problèmes qu'ils ont dû, vu le caractère donné à leur travail, non pas ignorer mais présenter continuellement par sous-entendus, et surtout suivant une forme synthétique; dès lors, le procédé exige beaucoup d'efforts du lecteur moyen. Ils ont dû même se sentir continuellement frustrés, sacrifiant entre autres exemples toujours intéressants à présenter, aux dépens de la structure de leur travail. Ne disent-ils pas qu'« il y a là matière à un programme ambitieux » (p. 27), au sujet d'un petit domaine seulement de la choronymie.

Toutefois, une choronymie réellement globale ne pourra être établie qu'en autant qu'elle quittera son caractère désincarné pour s'identifier pleinement à un milieu bien défini, dans lequel se reconnaît l'âme d'une communauté; une choronymie totale naîtra en s'intégrant en toute intimité à un milieu libre en fonction duquel elle découlera et sera établie; sinon, elle demeure partielle malgré tous les efforts faits pour la rendre séduisante. Au-dessus de toutes les indispensables techniques d'analyse développées pour comprendre les données choronymiques, à caractères culturels et scientifiques, il faut que s'impose finalement le cadre dans lequel elles s'insèrent.

Il est extrêmement révélateur, une dernière fois, que les auteurs aient choisi Anne Hébert (p. 6), cette poétesse qui depuis longtemps a quitté son milieu; nous aurions plutôt pris notre citation auprès d'un Québécois œuvrant dans un contexte qu'il veut affranchir de ses liens, Jean-Guy Pilon:¹⁶ « Sache au moins qu'un jour, j'ai voulu donner un nom à mon pays, pour le meilleur ou pour le pire; que n'ai voulu me reconnaître en lui, non par faux jeux de miroirs, mais par exigeante volonté. »

* * *

Enfin, nous considérerons la deuxième partie de l'ouvrage comme le prolongement de la première, afin d'être limité aux quelques constatations suivantes. Cette partie, « Problèmes et méthodes de la terminologie géographique, » dans laquelle chacun des deux auteurs signe ses pages, l'un sur « La terminologie scientifique: problèmes particuliers à la géographie » (p. 34-41), l'autre sur « La géographie française de France et le vocabulaire géographique universel » (p. 41-54), montre de façon réaliste, du moins en introduction (p. 34), que les difficultés terminologiques soulevées sont celles auxquelles « doit faire face le géographe américain d'expression française », c'est-à-dire le Québécois (p. 38 *passim*). Les questions à résoudre sont doubles: manier un vocabulaire cosmopolite et métropolitain, et dès lors, quelles normes utiliser? Et d'autant plus que la géographie, comparée à d'autres disciplines scientifiques, se situe à un carrefour, d'où la superposition des vocabulaires qui en résulte.

Les auteurs, ayant dégagé les grands problèmes terminologiques créés par les vocabulaires et la façon de les solutionner dans la langue française, font voir l'apparition de nouveaux problèmes quand il s'agit non pas de rendre des expressions en français, mais de contribuer en tant que Québécois à ces expressions. Il n'y a aucune impudence (p. 41) à participer activement à l'élaboration d'une politique du vocabulaire géographique universel; c'est normal et même indispensable, d'autant plus que les auteurs sont des plus sensibilisés à la terminologie géographique en plus d'avoir une conception supérieure de la chose. Ils n'ont aucunement à faire intervenir la reconnaissance de L. Liboutry, car nous pourrions plus amplement démontrer¹⁷ que ce dernier est loin de trouver des solutions intéressantes aux difficultés de la terminologie.

Bref, le document de MM. Hamelin et Dorion met nettement en évidence sous une optique élargie les multiples problèmes soulevés par la terminologie géographique; les scientifiques de bonne volonté de la communauté francophone, comme tous les intéressés, y trouveront une abondante matière à « réflexions ». Pour nous, ce document se présente avant tout comme un précieux guide-tremplin pour aborder l'étude du langage géographique.

Camille LAVERDIÈRE

¹⁶ Pour saluer une ville, Seghers à Paris, et H. M. H. à Montréal, 1963, p. 20 (d'abord paru dans *Recours au pays*, 1961).

¹⁷ *Le vocabulaire de la géomorphologie glaciaire, IV*, paru dans le n° 23 des *Cahiers de géographie de Québec*.